

Il y a 80 ans :

Le cyclone

Il y a juste 80 ans aujourd'hui, un terrible ouragan ravageait la Vallée de Joux. Les quelques témoins qui sont encore parmi nous se souviennent de cette journée avec l'étrange précision que les événements tragiques laissent dans notre mémoire.

Pour ceux-là, le présent numéro de « La Feuille » pourrait porter la date du 19 août 1890.

Pour les autres (et qui n'a jamais entendu parler du cyclone au moins une fois dans sa famille), ce 80e anniversaire mettra en lumière l'ampleur de la catastrophe qui a frappé notre région, et l'extraordinaire miracle qui a fait que seuls des dégâts matériels aient été à mettre au passif de la tornade, qui en quelques secondes, a apporté la ruine complète à ceux qui se trouvaient sur son passage.

Pour la seule commune du Chenit : 40 habitations entièrement démolies, 57 sérieusement endommagées ; 40 ménages sans abri ; 160 personnes délogées.

D. C.

De la notice « Le cyclone à la Vallée de Joux » éditée par la Société vaudoise des Sciences naturelles, nous extrayons les passages ci-après :

Le temps en août 1890

Au point de vue météorologique, le mois d'août a présenté de nombreux et profonds contrastes : vents impétueux à plusieurs reprises ; pluies fréquentes et abondantes ; trois périodes orageuses précédées d'inversions des températures nocturnes.

La seconde période orageuse, du 17 au 20 août, pendant laquelle il n'a pas passé moins de huit orages au-dessus de La Vallée ou dans les environs, a été précédée d'un vent du Sud intense, soufflant de 9 heures du matin à 7 heures du soir et pendant la nuit du 18-19. La température s'est rapidement élevée.

Les trois journées, 17, 18, 19, furent très chaudes, d'une chaleur lourde, pénible à supporter.

L'orage dans la Vallée de Joux

Le 19, à 7 heures du soir, le couchant s'obscurcit ; de brillants éclairs illuminent immédiatement et presque sans interruption les nuages. Ces débuts ne sont pas ceux des orages des jours précédents. Ceux qui les ont observés s'en souviendront.

A 7 h. 30, le ciel s'assombrit totalement ; de gros nuages noirs se détachent sur un fond d'un blanc plombé. Les éclairs redoublent d'intensité ; de larges éclairs d'un jaune violacé, véritables nappes de feu, partent du sol et produisent une lueur blafarde qui devient presque persistante ; des éclairs ramifiés partant des nuages et du sol se détachent sans cesse. On distingue les objets comme en plein jour. Du Sentier, on peut voir les fenêtres des maisons de L'Orient de l'Orbe à 1 kilomètre de distance.

Un observateur, au chalet Capt (Risoud), estime que le tiers des éclairs étaient verticaux, vifs, de couleur blanc-jaunâtre ; les deux tiers horizontaux, plus rouges et moins rapides.

D'Aubonne, on remarquait après 8 heures un effrayant orage, une pluie de feu, qui donnait sur le Jura, et, dans la direction du Brassus, une grande lueur (incendie au Bois d'Amont).

« Vu des Glaciers, à Aigle, entre 8 et 9 heures du soir, l'aspect du ciel sur le lac et sur le Jura était vraiment extraordinaire, particulièrement vers 9 heures moins un quart.

» Les éclairs se succédaient avec une rapidité vertigineuse, à tel point que, pendant 30 à 40 secondes, la silhouette sombre des Agites et des Crêtes de Tompey se détachait en permanence sur le clair des lueurs fulgurantes. »

A La Vallée l'air est calme ; les oiseaux sont silencieux ; le bétail, dans le pâturage de la Bursine, ne se rend pas aux endroits accoutumés et montre de l'inquiétude. Les vachers n'en déduisent rien de bon.

Un peu partout, dans les maisons, l'orage rend les gens prudents et inquiets. On rentre chez soi en hâte. On ferme les portes, volets et fenêtres.

A 8 heures, l'atmosphère n'est qu'une mer de feu. Quelques grosses gouttes de pluie, quelques gros grêlons, vrais morceaux de glace formés de grains agglomérés, frappent bruyamment les toits, les contrevents, les fenêtres. Quelques vitres sont brisées, d'autres perforées. Tout à coup, au milieu d'éclairs affreux par leur intensité et l'absence du roulement du tonnerre, un bruit singulier. Un grondement suivant les uns, un sifflement suivant les autres, bref, quelque chose d'épouvantable. Aussitôt les fenêtres volent en éclats, les portes sont enfoncées, les toits sont arrachés, les maisons tremblent, les charpentes s'effondrent ou disparaissent comme des fétus. En un clin d'œil les chambres se remplissent de foin, de branches d'arbres, de planches brisées, de poutres fracassées, de pierres, de mortier. Quelques minutes encore, et, au ciel maintenant sans nuage, les étoiles brillent comme autant de point d'or sur un tapis noir.

Dans une profonde obscurité, les cris de : Au secours ! retentissent. Ici, c'est un enfant enseveli sous un amas de poutres tombées du toit par la cheminée effondrée. Là, un vieillard enfoui sous les décombres de sa maison. Ailleurs, un homme, sur la route, a été frappé par les pièces de bois qui tourbillonnaient dans l'air.

Et la pluie menace d'inonder les restes. Trois orages passent encore sur La Vallée dans la matinée du 20 août, 6 h. 30, à 8 h. 30 et 11 h. du matin, et les tonnerres ne cessent qu'à la nuit. Le démantèlement commence aussitôt que le premier effarement est dissipé et se prolonge pendant toute la journée du vendredi. Les voisins de tant de victimes portent les premiers secours, offrant logement et table à ces malheureux si cruellement frappés.

La marche de l'ouragan : En France

Dès la campagne de Saint-Claude, ce n'est qu'un amas de masures d'où l'on a retiré le

cadavre du fermier. La gare aux marchandises construite en solide maçonnerie, a été rasée jusqu'au sol. La grue roulante, du poids de 4000 kg., a été renversée et portée à 5-6 mètres, après avoir été lancée par-dessus un talus de 1 mètre de hauteur. Celui-ci ne porte aucune trace de son passage ; l'herbe n'est nullement foulée ; on peut donc supposer que la grue l'a franchi sans le toucher. Ce lourd engin est tombé sans grande secousse et assez doucement puisque le plancher en bois de sa partie supérieure a été peu endommagé ; par contre, des pièces de fer, qui n'ont été heurtées par rien, ont été arrachées et tordues.

Près de là, un wagon chargé a été tourné à angle droit ; un autre fut renversé, un troisième jeté sur un talus.

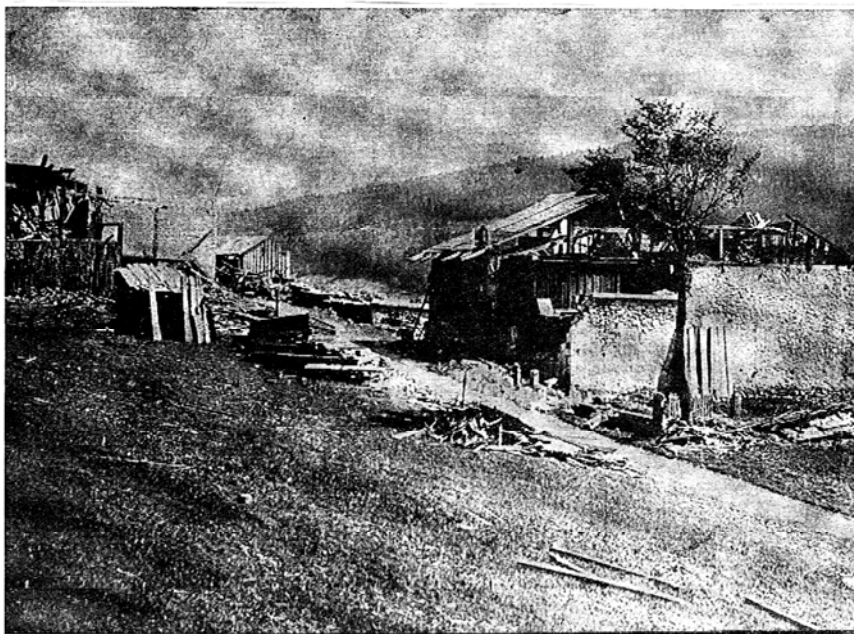
Dans les rues, un homme et quelques chevaux tombèrent morts foudroyés ou assommés par les projectiles qui pleuvaient des toits.

Aux Rousses d'Amont, vers l'Etang, au Vivier, aux Crêtets du Bois d'Amont, les maisons ont toutes été plus ou moins endommagées ; quelques-unes par la foudre, surtout vers l'Etang et au Vivier.

Au village du Bois d'Amont, le clocher de l'église a été dépouillé de quelques feuilles de tôle, ainsi que la mairie et les bâtiments les plus élevés. Au pied de la colline, les toits ont été tout ou partie enlevés. Les dégâts sont grands aussi dans la forêt au-dessus et au Crêtet, où une maison a été incendiée.

En Suisse

A la frontière, la trajectoire s'élargit considérablement. Le bord gauche atteint le chalet Prodon, la Chaux-Sèche, les Grandes-Roches de Vent et Mésery, tandis que le bord droit a frôlé les maisons des Landes d'Amont, sur la route du Brassus à la Cure. La guérite du poste français des douaniers et le toit de l'annexe ont été emportés à quelques mètres à est-nord-est. Un gigantesque sapin, devant le poste de gendarmerie du Carroz, a été brisé à 1 m. de hauteur ; à 15 m. plus loin, la lampe de la lanterne du poste n'a pas été atteinte et pas une tuile de la maison n'a été dérangée. La splendide sapinière du Carroz a été ravagée ; au bas près de l'Orbe, plus un seul arbre debout. La route internationale qui la traverse était obstruée par les arbres abattus dans la direction est-nord-est ; ici et là, quelques bouquets intacts et quelques arbres couchés à l'ouest. On peut reconnaître un mouvement giratoire, mais peu net. Le chalet du Carroz a été découvert et les débris portés à est-nord-est. A gauche de l'Orbe, les sapins sont tous déracinés et couchés au nord-nord-est, regardant la colline, comme du reste tous ceux de la côte de Pré-Rodet jusqu'à la Côte au Maître, vis-à-vis du hameau du Carre, au Bas-du-Chenit. Cette partie de la colline est couverte de hêtres ; ceux-ci ont résisté, mais ils portent les traces de la foudre. On peut reconnaître un flot d'arbres encore debout, enveloppé d'autres brisés ou déracinés. Le chalet de Pré-Rodet a eu son toit enlevé, brisé et les débris furent éparpillés au nord dans la direction de la colline. Quelques dizaines de sapins qui bordent l'Orbe ont été couchés dans le même sens. Au chalet du Car-



Crêt-des-Lecoultre

roz, quatre personnes étaient assises autour d'une table dans la chambre commune au moment du passage du tourbillon ; elles se trouvèrent transportées vers la porte sans savoir comment ; sur la table, la lampe continuait à brûler, comme si de rien n'était.

La partie droite du tourbillon attaqua du sud au nord les maisons du hameau du Carre, détruisant les premières, découvrant les suivantes et portant les débris dans le creux au Bot.

Une borne de champ, en pierre, de 20 sur 23 cm. de section et 50 cm. de hauteur, pesant 60 kg., a dû être arrachée verticalement, car les bords du trou ne portaient aucune trace de pression ; elle était à 1 m. plus loin. La partie hors de terre représentait le quart de la surface totale. C'est là, ce me semble, une preuve de la force d'aspiration de ce genre de météore, jointe sans doute à quelque action électrique très intense.

Dans cette région, un charpentier, Ch.-H. Piguet, rentrant chez lui au moment de l'orage, fut frappé à la tête et à la nuque par des débris de bois et une longue poutrelle qui voltigeaient dans l'espace. Il guérit rapidement de ses sept blessures. « J'ai vu des flammes de feu, ce qui m'a aplati sur le sol où j'ai été violemment secoué, m'a-t-il dit ; j'ai été fortement mouillé, mais ce doit être après le feu, et la pluie doit être tombée tout d'un coup. J'ai été soulevé de terre, puis j'ai pu me cramponner à l'herbe où je suis resté jusqu'après le passage de la trombe. J'ai vu des boules de feu et des flammes. »

La famille d'Eugène Piguet, locataire de M. H. Golay, sortit précipitamment par les fenêtres pour se garer des pièces de bois qui tom-

baient de la charpente.

Le vieillard Constant Delacrétaiz faillit périr avec deux de ses vaches sous les décombres de sa maison.

David Piguet, qui rentrait chez lui, fut prit par le tourbillon, lancé de côté et d'autre et finalement jeté brutalement au fond de sa grange, sans contusions dangereuses.

Gustave Piguet était sur la porte de sa chambre à manger. Brusquement, sans que rien l'annonçât, la fenêtre est enfoncée, les montants et le mur d'encadrement s'écroulent à l'intérieur ; des poutres, des planches, des branches de sapin, du foin s'amoncellent instantanément dans la pièce ou passent derrière le propriétaire qui se cramponne au montant de la porte. Le plafond est soulevé et par l'ouverture, entre mur et planches, passent les menus débris. A côté de la fenêtre, façade regardant l'ouest, une armoire à vaisselle n'a pas bougé ; rien, au dedans, n'a été dérangé. Si le tourbillon fût venu directement du sud-ouest, cette armoire devait recevoir le premier choc, étant donnée sa position. Quand le propriétaire put « ravoir son souffle », il constata les dégâts. Les débris de sa maison l'empêchèrent de sortir par la porte. Il sortit par la fenêtre. Là, la moitié extérieure du mur était renversée, mettant à nu les têtes des poutres du plancher de l'étage ; ce plancher avait été « soufflé » loin ; de l'outillage d'horloger, il ne restait plus rien. Les ruines portaient les traces de la foudre.

Eugène Piguet dit Berger, prévoyant l'orage, se hâta de rentrer chez lui ; il avait, pour cela, à gravir la colline de la Côte au Maître sur le côté occidental et à la redescendre à l'orient.



Crêt-Meylan, Le Brassus

Arrivé au haut, il vit venir à lui avec une rapidité vertigineuse de gros nuages noirs roulant les uns sur les autres, visibles grâce aux éclairs continus, et accompagnés d'un fracas assourdissant. Un instant, il ne sut que faire. Revenir sur ses pas, c'était s'éloigner de sa famille qui peut-être aurait besoin de lui. Continuer son chemin, c'était s'engager dans un sentier, bien connu il est vrai, mais dans des conditions terribles. C'était là son devoir. Il n'hésita plus. Mais l'orage était là ; saisissant notre homme, il le lança de ci, de là pendant quelques secondes, l'arrosant jusqu'à la peau, puis disparut. Heureux de se sentir à nouveau maître de lui-même, E. Piguet essaya de se sortir de sa position. Partout des troncs d'arbres, des tas de branches fermaient toute issue ; au hasard il prit au droit dans la direction de la vallée. Tout à coup, son pied glisse ; il tombe entre les arbres renversés les uns par-dessus les autres et se trouve pris par la jambe comme un renard dans une trappe. Au-dessous de lui, une lumière se mouvait. Il crie au secours. Ce fut Marcelin Piguet qui répondit et qui vint avec Eugène Lecoultre et Eugène Fleury, de Berolles, tirer leur malheureux concitoyen de sa triste situation. Dès qu'il fut dehors de son trou, un immense sapin s'abattit au-dessus ; à l'aide des falots, on vit qu'on était au bord d'une paroi de rochers. Notre homme n'avait pas échappé à moins de trois sortes de mort et sa famille était saine et sauve. Son cœur débordait en me rapportant ces faits et ses yeux humides me prouvèrent la reconnaissance qu'il garde à ses trois généreux sauveteurs.

Au Crêt-des-Lecoultre

La trombe, dont la trace se rétrécit de plus en plus, vint heurter avec une force énorme les maisons du Crêt-des-Lecoultre. Celles de David-Eug. Piguet, charpentier, et de J.-L. Meylan, horloger, reçurent le choc ; la foudre tombe, les murs s'écroulent et les toits sont emportés et émiettés. Un instant, dans les chambres, tout est en feu ; les rideaux sont roussis ; des boules de feu avaient traversé la maison de part en part. Le reste du *voisinage* (groupe de maisons mitoyennes) subit à peu de chose près le même sort.

La veuve Capt-Zbären et ses huit enfants se réfugient à la cave. Mais sous le poids des matériaux et l'effort de l'ouragan, le plafond cède : il menace de s'effondrer ! Dans la maison voisine, le brave Alexandre Capt, forestier du Risoud, dort à poings fermés ; sa chambre avait pour plafond la voûte constellée du firmament !

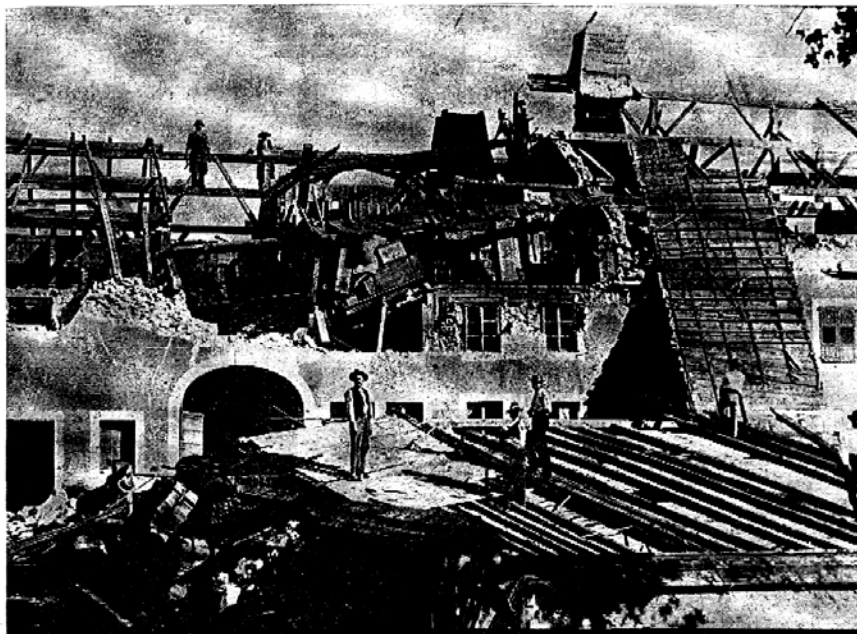
Dans l'une de ces habitations, on entend le fracas causé par l'arrachement des toits ; sans perdre une seconde, on enlève l'enfant de son berceau et l'on se sauve à la cave ; la dernière personne n'a pas encore quitté la chambre que le toit, le plafond et le berceau sont enlevés et réduits en miettes.

Au Crêt-Meylan

Au Crêt-Meylan, la tornade eut bientôt fait d'enlever les toits, soulever les poutres, démolir les cheminées et l'angle ouest de la première maison.

Dix personnes se trouvaient réunies dans une chambre de l'angle sud de cette maison aux trois quarts détruite ; on entend un vacar-

(Suite au verso)



Crêt-Meylan et comptoir Louis Audemars fils

(Suite)

me épouvantable ; on se sent secoué violemment, puis « aspiré » ; la lampe s'éteint ; la maison crevée, le contenu est enlevé et dispersé à plusieurs kilomètres. Du linge fut retrouvé près de Mont-la-Ville ; le képi du propriétaire dans les champs privé de ses parties métalliques.

La belle et solide maison de M. F. Audemars, capitaine, est abîmée. La façade métallique du sud-ouest est déchiquetée ; les volets et les fenêtres sont enfoncés, et à l'intérieur les gaillardages renversés ; au nord et au sud, les murs sont perforés par la foudre. Le pan sud du toit est emporté ; les arbres du jardin n'ont plus que le tronc. Un jeune homme surpris par l'ouragan, voulut se réfugier dans cette maison. Il ne put ouvrir la porte, une force inconnue la retenait ; puis tout d'un coup, la foudre tombant sur la façade au-dessus de sa tête, la porte s'ouvrit et il fut projeté sain et sauf au fond du corridor. Dans la chambre de l'angle sud, au rez-de-chaussée, des deux berceaux qui y étaient avant, il n'en restait plus qu'un celui qui contenait les deux enfants qu'on retrouva pleurnichant. On les avait heureusement couchés dans le même berceau. On a ramassé dans le jardin les pièces d'une moitié de montre partagée par l'ouragan, l'autre moitié était intacte. Des boules de feu furent vues dans la maison.

Deux garçons de M. Adolphe Audemars entraient dans leur chambre, la fenêtre se brisa et une boule de feu de la grosseur du poing, d'un rouge violacé, entre, se dirigeant lentement vers eux ; ils reculent dans la cuisine, le cadet se cache sous la table, l'autre en fait le tour, la boule les suit, traverse la cuisine, trouve

la porte du corridor ouverte, la franchit et disparaît sans bruit et sans trace.

Chez M. L. Audemars, une demoiselle se crut empoisonnée ; la chambre dans laquelle elle était, côté nord, s'était subitement remplie de feu. On lui fit boire du lait qu'elle rejeta aussitôt ; au dire des témoins, il sentait le soufre. Les rideaux de cette chambre étaient relevés et les extrémités resortaient à l'étage supérieur, entre le mur et le plafond, pincés dans une fente si étroite qu'on ne pouvait pas y passer la lame d'un couteau. Ceci évidemment ne peut s'expliquer que par le soulèvement du plafond. Autre effet : la tige en fer du pendule d'une horloge a été arrachée, roulée en spirale et plantée au plafond de la chambre ; ce n'est pas un tourbillonnement de l'air, aussi intense qu'on veuille le supposer, qui fait de si étranges bizarreries.

* * *

Un char qui passait sur la route Brassus-Sentier fut renversé ; la femme qui le conduisait reçut une commotion électrique qui lui procura une paralysie d'un côté du corps ; elle guérit dans la huitaine. Un homme très petit, rondelet, qui rentrait au Brassus, fut enlevé et transporté dans les champs à 50 mètres. Il parvint à se relever, mais fut relancé plus loin avec des branches d'arbres. Ses lunettes lui furent arrachées, ainsi que son paletot et son gilet. Il n'avait que son pantalon pour rentrer chez lui, heureux d'en être quitte à si bon marché. Pendant son enlèvement il vit « tout rouge » et eut un arrêt dans la respiration. Il remarqua de la pluie, mais très peu. Il ramassa et emporta chez lui un grêlon de la grosseur d'un œuf de poule.

Au Campe

La première maison atteinte est celle de M. J. Nicole ; le toit a résisté, mais les tuiles ont été emportées, les cheminées rasées. Les fenêtres et les volets de la façade sud sont brisés et projetés dans les chambres. Au pignon, tout l'atelier d'horlogerie se remplit de débris et des pièces d'horlogerie disparaissent. Une fillette de 12 ans se trouvait à l'étage, elle est transportée au travers des corridors et vient s'abattre contre la balustrade en fer du perron devant la maison ; elle en est quitte avec un coup au front, mais est mouillée jusqu'aux os par une brusque averse. L'ouragan entrant par une fenêtre de la chambre du rez-de-chaussée, angle sud, y projette les volets et les fenêtres, arrache la literie des lits qu'il lance par la fenêtre opposée, puis un matelas, ne pouvant passer, obstrue cette fenêtre de sortie et la chambre se remplit alors instantanément de poutres, de débris de planches, de branchages, de rameaux de sapin.

Dans le corridor d'une des maisons du hameau, quatre hommes attendaient que l'averse fût passée. A eux tous ils eurent grand-peine à maintenir la porte fermée ; deux la tenaient par la poignée métallique. Quand le fracas eut cessé, ils voulurent ouvrir ; ils ne le purent pas tout d'abord ; quelques secondes après, la porte s'ouvrait comme auparavant. Y avait-il eu paralysie instantanée de leurs mains qui tenaient un objet en fer, ou effet d'aspiration du cyclone ?

Chez M. L. Meylan, on serrait les outils d'horlogerie quand la chambre se remplit tout à coup d'une clarté assez intense et durable pour que les personnes présentes pussent voir la

couleur de leurs vêtements. La lampe s'était éteinte. Le fracas épouvantable que l'on avait entendu s'approcher devint plus terrifiant, puis s'évanouit. Une cheminée tomba dans la cuisine, le toit et sa charpente furent enlevés sans que l'on s'en aperçut. Le bruit général couvrait tout. Une pluie intense, mais instantanée, fut remarquée en cet endroit.

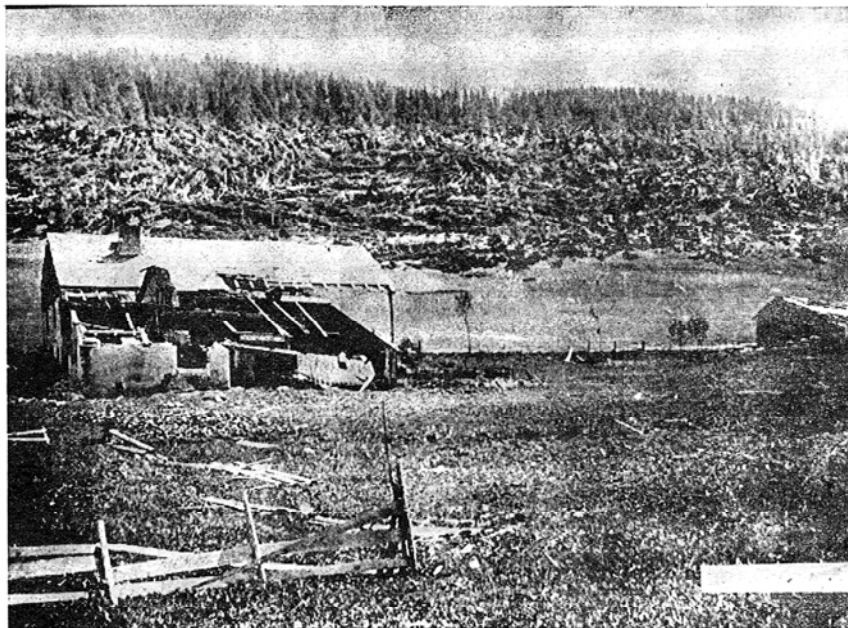
Au Bois-à-Ban

Continuant son œuvre dévastatrice, le météore s'abattit sur la belle et grande forêt du Bois-à-Ban, dont les sapins sont plusieurs fois séculaires, et s'y tailla en quelques secondes une rue de 800 mètres de large et 1000 mètres de longueur. 120 000 arbres furent arrachés ou cassés ; quelques troncs restent encore debout au milieu de ce dédale imposant de grandeur et d'horreur.

A Croy, une quantité de tuiles ont été projetées sur le train qui arrivait à cette station à 9 heures ; les voyageurs effrayés n'osaient pas en descendre. Une quantité de beaux noyers et d'arbres fruitiers, pommiers et poiriers qui se trouvent en Rochendray, non loin de la gare et sur la route de Romainmôtier, ont été déracinés, couchés ou renversés, attestant encore le mouvement giratoire. La route en a été obstruée ; la passerelle du chemin de fer a été détruite.

Le dernier effort du tornado s'est concentré sur une dizaine d'arbres, noyers et pommiers, dans le verger au nord de la gare de Croy. Il les a abattus les uns contre les autres en une sorte de tourbillonnement.

La trace continue se termine là, selon le graphique de la brochure officielle.



Le Campe et forêt

LE BON MESSENGER

pour l'an de grâce 1891.



62^{me} ANNÉE. — PRIX : 30 CENTIMES

CHEZ GEORGES BRIDEL & C^{ie} ÉDITEURS, PLACE DE LA LOUVE, A LAUSANNE
et chez tous les libraires et marchands d'almanachs.

Un cyclone à la Vallée de Joux.

Les gravures que nous insérons ici donneront à nos lecteurs une idée des dégâts occasionnés par le terrible cyclone qui a ravagé une partie de la Vallée de Joux le 19 août 1890.

Ce jour-là il avait fait une chaleur étouffante, et l'air était surchargé d'électricité. Le soir, de gros nuages noirs voilaient le ciel ; des éclairs, se succédant sans interruption, illuminaient jusqu'aux recoins les plus obscurs.

Tout à coup à 8 heures 25 minutes, on entendit au Brassus un sourd grondement suivi bientôt d'un fracas épouvantable. C'était comme le bruit que ferraient des milliers de tambours battant ensemble. Et avant même que l'on pût se rendre compte de ce qui se passait, les maisons étaient violemment secouées, les volets arrachés, les portes et les fenêtres enfoncées, les toits soulevés et les arbres déracinés.

Tout cela provenait d'un cyclone, comme de mémoire d'homme on ne se souvenait pas d'en avoir vu un dans le pays, et tel qu'on en signale seulement en Amérique ou dans les mers de la Chine. Venu du sud-ouest, il s'était abattu d'abord sur les hameaux du *Carroz*, du *Bas-du-Chenit* et du *Crêt-Lecoultre* ; puis faisant un saut sur la rive droite de l'Orbe et laissant le *Sentier* intact, il tournait autour du *Brassus* et poursuivait sa course furibonde sur le *Campe* et sur les pentes au-dessus des *Bioux*, ravageant surtout les hameaux du *Crêt-Meylan*, de *Vers-la-Scie* et de *Praz-Rodez*.

Cet ouragan n'a guère duré plus d'une minute ; mais telle avait été sa violence, que la contrée ravagée offrait le lendemain le spectacle le plus désolant.

La route suivie par le cyclone était encombrée d'arbres renversés, de poutres, de pierres, de débris de toute espèce qui obstruaient le passage. Un grand nombre de maisons — on en compte une centaine — étaient démolies ou à moitié détruites. Des toits enlevés tout d'une pièce avaient été précipités sur le sol et même transportés à une certaine distance. Des habitations éventrées laissaient voir leur intérieur

bouleversé. Dans les fabriques d'horlogerie un nombre considérable de montres et de pièces diverses avaient disparu, sans qu'il fût possible d'en trouver le moindre vestige. Sur les pâturages beaucoup de chalets ne montraient plus que leurs quatre murs ; leurs toits gisaient à quelques pas plus loin.

Mais c'est surtout dans les belles forêts du Jura que le mal était grand. La richesse forestière de la contrée venait de recevoir une atteinte pour longtemps irréparable. Partout où l'ouragan a passé les arbres sont fauchés, déracinés ou brisés. On voit des centaines de gros sapins cassés net à un ou deux mètres du sol, et souvent en plusieurs fragments, de sorte qu'ils ne pourront pas même servir comme bois de construction. La grande forêt du *Carroz* appartenant à la commune de Morges a été rasée avec ses deux chalets. La commune de l'Abbaye est plus éprouvée encore : une bonne partie de ses forêts sont détruites ; c'est pour elle une perte de plus d'un million et qui pèsera sur plusieurs générations. L'Etat de Vaud, d'autres communes et de nombreux propriétaires ont également beaucoup perdu.

Chose étonnante, ce désastre n'a fait aucune victime ; pas un seul mort, même personne de grièvement blessé. Et pourtant sur les routes il tombait une pluie de pierres, de tuiles, de poutres et de planches, de quoi assommer un bataillon ! Et les maisons, ébranlées ou à moitié détruites, étaient pleines de monde ! Dans deux chambres dont les plafonds se sont effondrés dormaient sept petits enfants ; ils n'ont pas eu une égratignure. Dans une cuisine où se trouvaient quatre personnes, pas une d'elles n'a eu la plus petite blessure, bien que la cheminée soit tombée à l'intérieur et que la façade extérieure se soit écroulée. Et l'on cite beaucoup de cas semblables.

Fait non moins frappant : il y avait de la lumière et du feu dans la plupart des demeures ; et cependant il n'y a eu nulle part trace d'incendie ; les lampes se sont éteintes, et toutes les flammes ont été étouffées par l'ouragan !

Ne peut-on pas affirmer que si ce grand dé-

sastre nous parle de la sévérité de Dieu, il nous montre aussi la providence du Père céleste qui au milieu des éléments déchainés sait si bien protéger la vie de ses enfants.

La Vallée du lac de Joux n'a pas été seule atteinte par le cyclone du 19 août. Tout le versant français du Jura en a considérablement souffert : les villages de Morez, les Rousses, Viry ont été dévastés ; à Dreux on compte cinq cents maisons démolies ; la ville de Saint-Claude est à peu près détruite. Plus loin, Dijon, Rouen, Cherbourg, ont aussi beaucoup de mal. En Suisse, dans les cantons de Vaud, de Neuchâtel et de Berne, la tempête, suivant toujours le pied du Jura, s'est transformée en une averse de grêle, après laquelle on ramassait des grêlons dont quelques-uns étaient de la grosseur d'un œuf de poule ! Vitres brisées, tuiles cassées par milliers, vergers saccagés, récoltes hachées, vignes fortement endommagées, tel est le navrant spectacle que l'on contemplait partout où le fléau s'est fait sentir.

La soirée du 19 août 1890 laissera donc chez beaucoup un souvenir lugubre et terrible... Elle n'en sera pas moins bénie pour tous ceux qui savent entendre la voix de Dieu parlant au travers de l'orage, et qui s'humilient sous sa puissante main.



D'après photographies de A. Grosjean, Lausanne.

F. Thorez et J. Zinner

8. Le Campe avec forêt. — 9. Le Bas du Chenit. — 10. La Scierie et le Brassus.
11. Crêt Lecoultre avec église. — 12. Voisinage du Carroz.

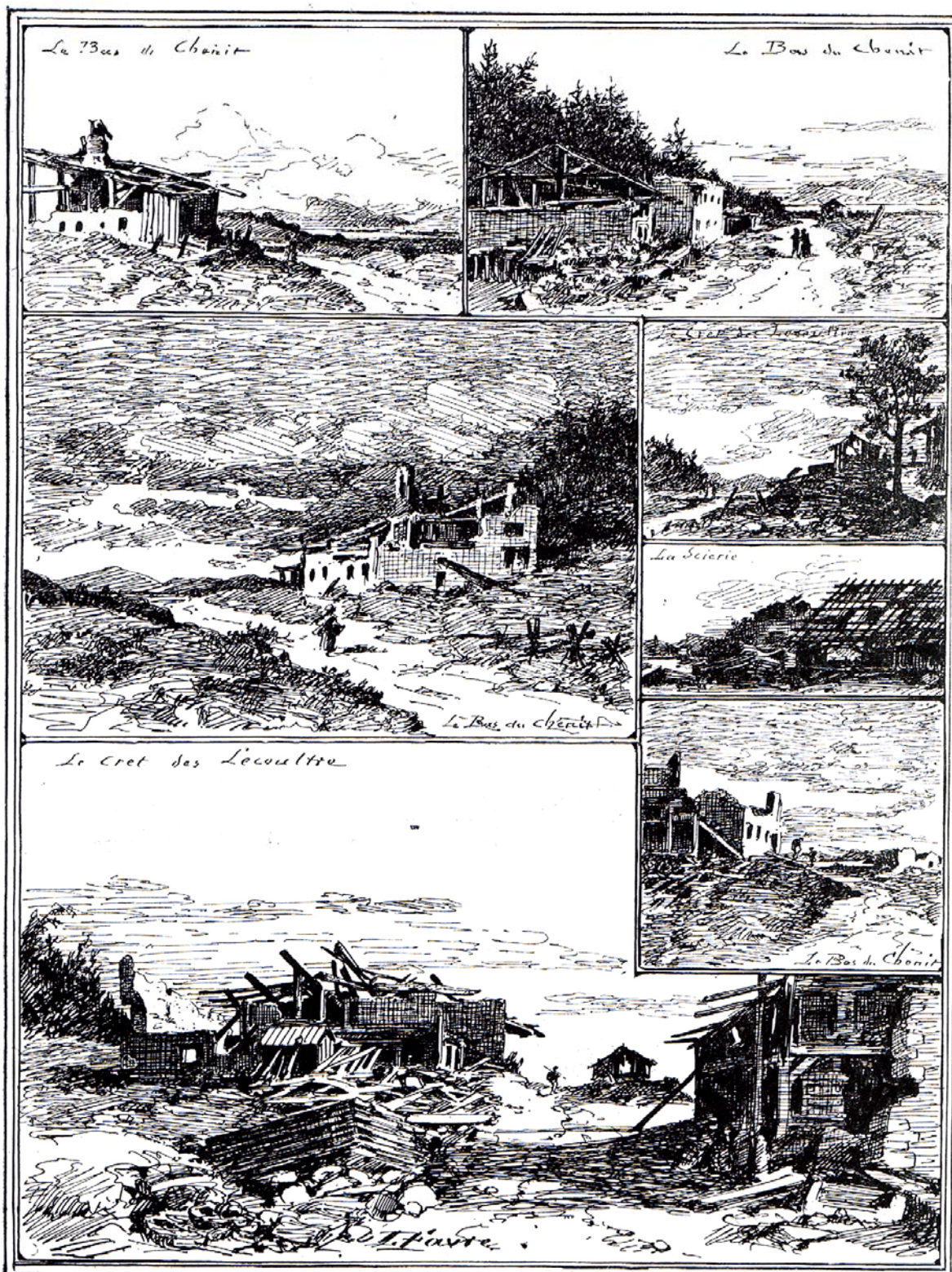


1. Crêt Meylan vu de face. — 2. Maison Audemars, au Crêt Meylan. — 3. Crêt Meylan vu du versant. — 4. Crêt Meylan vu du Brassus. — 5. Crêt Meylan et comptoir Panchaud. — 6. Crêt Meylan vu du sud. — 7. Comptoir Louis Audemars fils, au Crêt Meylan.



Un document qui rappelle une tragique soirée

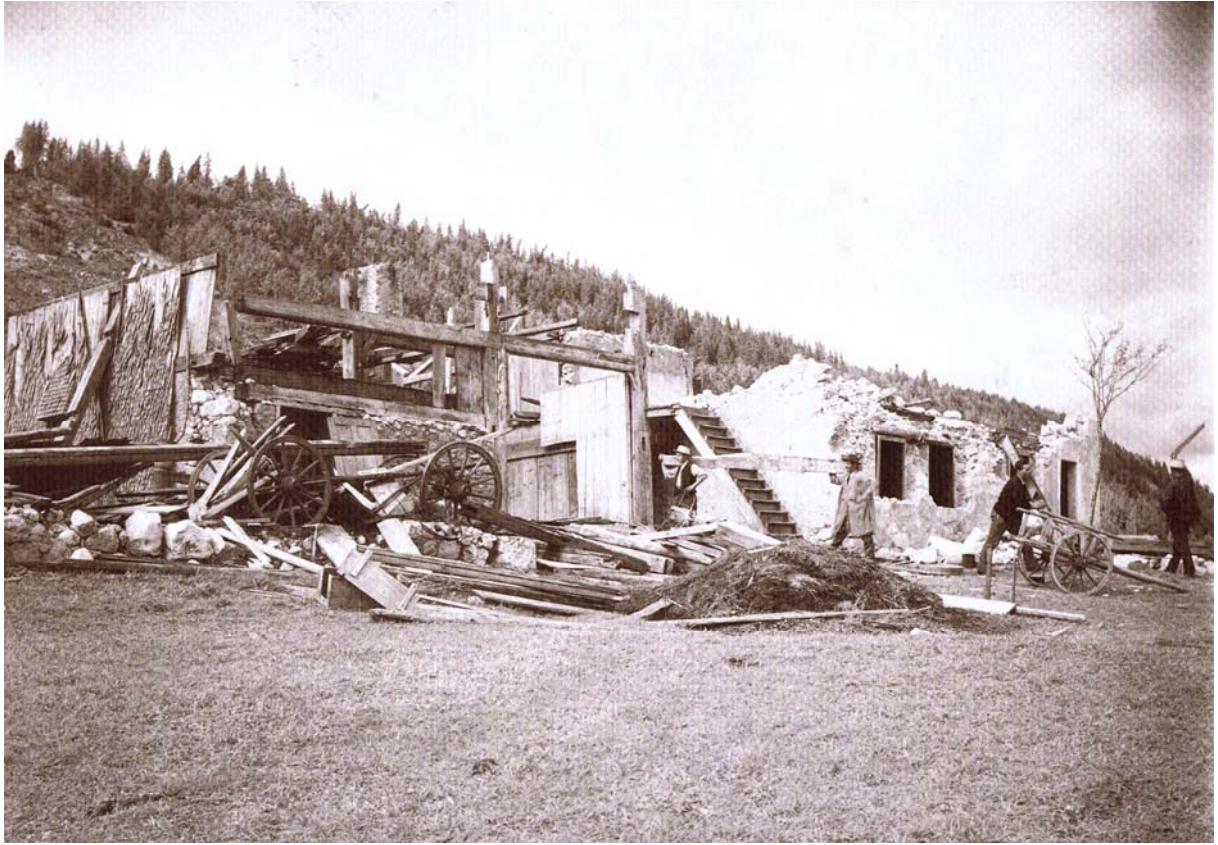
Comme nous l'avons annoncé le 19 août, jour anniversaire, un terrible cyclone ravagea, dans la soirée du 19 août 1890, toute la Vallée de Joux. Le déplacement d'air renversa tout sur une longueur de 1500 mètres. La photo que nous à transmise M. Joseph Vermot, à Lausanne, montre bien l'ampleur des dégâts.



LE CYCLONE DU 19 AOUT
(Voir page 732) 1830

Haad





Le cyclone dans la FAVJ – collection Alfred Golay-Nicole -

99

Après le cyclone du 19 août 1890. F.A.V. N° 9.

Le cyclone de la Vallée de Joux. 19 août 1890.

C'était un soir d'été, une chaleur torride,
Présage de malheurs, nous avait accablé,
Au crépuscule on vit, sur les fronts bien des [rides,
Comme autant de sillons, d'inquiétude creusés.

Puis le ciel s'obscurcit, on respirait à peine.
Et ce calme écrasant nous rendait anxieux,
Soudain l'on entendit tout au fond de la plaine,
Un bruit de mille voix tonnant du haut des cieux.

Le ciel s'illumina; s'embrasa, une flamme
Aux reflets effrayants, éclaira l'horizon.
Chacun disait à Dieu, du plus profond de l'âme:
Épargne nos hameaux, protège nos maisons!

Dans l'air on entendait les éclats du tonnerre.
Et ce calme effrayant, persistant, nous semblait
Un glaive suspendu sur notre coin de terre;
Chacun se résignait, attendait et tremblait!

Soudain l'on entendit, au loin gronder l'orage,
Et d'effroyables craquements dans l'air répercutés,
N'enous disaient que trop, quel horrible carnage,
Le cyclone faisait, dans la pauvre Vallée.

L'anxiété dura, à peine une seconde,
Quand tout-à-coup l'on vit les maisons osciller;
Chacun crut que c'était la fin de ce bas monde
En attendant partout, partout, partout crouler!

5 minutes plus tard, plus de bruit, plus d'orage,
À peine l'on entend, au loin dans la forêt;
L'ouragan complétant son horrible carnage
En renversant les bois et les pauvres chalets.

Mais quel tableau, mon Dieu! Quel chaos! Quel [désastre!
Le vent comme un Titan a fauché, démolit
Les maisons, les chalets, les arbres, les pilastres;
Rien n'a pu résister, tout est anéanti.

À ce moment l'on vit, errant autour des ruines,
Les pauvres habitants, toujours terrorisés
Se pencher et chercher sur le bord des ravines,
Ce que de leurs maisons, le cyclone a laissé!

Le ciel s'est éclairci et déjà les étoiles,
Ont l'air de contempler le malheur accompli,
Et les maisons sans toit, comme un bateau sans [voiles
Ne nous disent que trop, combien l'on est petits!

Les pauvres malheureux, maintenant sans abri,
Se souviendront longtemps de cette nuit si triste
Où, errants, éperdus! Ils se mouraient d'ennui,
En attendant du jour, la tardive visite.

Il vint enfin ce jour! Si longtemps attendu,
Éclairer les détails de cette horrible scène;
Maisons et mobilier sur le sol répandus.
Ce tableau déchirant vous enserme, vous peino!

Là; c'est une maison à moitié éventrée.
Le toit a disparu, dans l'air pulvérisé!
L'on chercherait en vain, dans toute la contrée,
Ses multiples débris, partout disséminés.

De tous côtés l'on voit, des maisons sans toiture,
Et des murs écroulés! Démolir! Lézardés!
D'innombrables lambeaux et de toute nature,
En de certains endroits se sont amoncelés!

Et l'ouragan plus loin, à travers la forêt,
Se frayant un chemin a fauché les beaux arbres!
Cassant, renversant tout, enlevant les chalets,
Ce tableau saisissant vous enserme, vous navre!

Sur les flancs du Jura, inoubliable image.
Des arbres par milliers, brisés, déracinés!
Jonchent partout le sol, témoignant de l'orage
Le passage néfaste en ces lieux abîmés.

O miracle! O prodige, malgré tous ses malheurs.
Aucun mort à pleurer, aucune mère en deuil.
Si les gens sont navrés, on n'entend pas des [pleurs.

Se pencher et chercher sur le bord des ravines,
Ce que de leurs maisons, le cyclone a laissé!

Le ciel s'est éclairci et déjà les étoiles,
Ont l'air de contempler le malheur accompli,
Et les maisons sans toit, comme un bateau sans [voiles
Ne nous disent que trop, combien l'on est petits!

Les pauvres malheureux, maintenant sans abri,
Se souviendront longtemps de cette nuit si triste
Où, errants, éperdus! Ils se mouraient d'ennui,
En attendant du jour, la tardive visite.

Il vint enfin ce jour! Si longtemps attendu,
Éclairer les détails de cette horrible scène;
Maisons et mobilier sur le sol répandus.
Ce tableau déchirant vous enserme, vous peino!

Là; c'est une maison à moitié éventrée.
Le toit a disparu, dans l'air pulvérisé!
L'on chercherait en vain, dans toute la contrée,
Ses multiples débris, partout disséminés.

De tous côtés l'on voit, des maisons sans toiture,
Et des murs écroulés! Démolir! Lézardés!
D'innombrables lambeaux et de toute nature,
En de certains endroits se sont amoncelés!

Et l'ouragan plus loin, à travers la forêt,
Se frayant un chemin a fauché les beaux arbres!
Cassant, renversant tout, enlevant les chalets,
Ce tableau saisissant vous enserme, vous navre!

Sur les flancs du Jura, inoubliable image.
Des arbres par milliers, brisés, déracinés!
Jonchent partout le sol, témoignant de l'orage
Le passage néfaste en ces lieux abîmés.

O miracle! O prodige, malgré tous ses malheurs.
Aucun mort à pleurer, aucune mère en deuil.
Si les gens sont navrés, on n'entend pas des [pleurs.

O sainte charité, baume des malheureux,
De tous ces cœurs meurtris, viens panser [les
C'est si doux de donner et d'être généreux;
Quand tout autour de vous, sourit dans la na- [ture.

Plus tard, au coin du feu, quand le vent fera rage.
Les vieux raconteront aux enfants ébahis;
Tous les menus détails, de ce lointain orage.
Les petiot de terreur en seront envahis!

Et vous faibles mortels, tirez pour conclusion.
Que l'homme est bien petit et qu'il faut qu'il [s'entraide:
S'il ne veut ici-bas semer la confusion
Des pauvres et des petits il a besoin de l'aide!

C. G.

Le cyclone à la Vallée de Joux.

Elle est double pour tous, pour tous elle est [immense,
Notre dette d'amour et de reconnaissance
Envers Dieu qui sauva de l'ouragan soudain,
Tant d'êtres pleins d'espoir, d'avenir, d'énergie,
Et qui porta les cœurs émus de sympathie
À nous tendre la main.

Il nous a visités dans le feu, les tempêtes,
Celui qui tient les vents enchaînés sur nos têtes,
Et sait les appeler de l'Occident lointain;
Celui qui sur nos monts a lancé le cyclone,
Disant: Brise, secoue, arrache, je l'ordonne,
Mais ne va pas plus loin.

Ebranle les forêts jusque dans leurs racines,
Abats ces grands sapins, vétérans des collines,
Et jette au loin le sol de leurs rameaux brisés.
Enlève pierres, fer, toitures enfumées
Et fait les tournoyer, ténébreuses nuées
Dans les airs embrasés.

Le boue les côtes et fais trémbloter la terre;
Je livre à ta fureur la plante et la matière,
Mais que ta rage aveugle épargne les humains!
Et le cyclone hurlant, impétueux, terrible,
O Dieu, n'osa franchir la limite invisible
Que lui traçait ta main.

Et tandis que nos murs croulaient, qu'au sein [des ombres,
Le souffle destructeur entassant les décombres
Aussent les éclairs nous montrait nos débris:
Sous les toits effondrés et les fracas des pierres,
Chaque berceau trouva ses poutres tutélaires,
Chaque humain son abri.

Enfin l'aube tardive éclaira nos vallées:
Et que de bras actifs, que de mains empressées,
Que de cœurs généreux, prompts à nous secon- [der!
Que d'amis inconnus, de dons, de sympathie!...

Soyez bénis! vos noms sont gravés pour la vie
Dans notre souvenir.

Et toi, Dieu dont l'amour égale la puissance.
Toi qui nous vis trembler en ta sainte présence,
Tu nous as avertis, tu nous leisses du temps:
Gloire donc à ton nom! gratitude et louanges!

Oh! Seigneur! Tout-Puissant qui fait des vents, [des anges,
Tes ministres, des ouragans
Brassus, 28 février 1891.

Au nom de quelques cyclonés:
M.

Au Comité de secours de la Vallée pour le
Cyclone du 19 août 1890.

Monsieur le président et messieurs,
Les soussignés, atteints par le cyclone du 19
août dernier, ne voulant pas laisser se terminer
cette triste période, sans venir témoigner au
comité de secours, nommé à la suite de ce dé-
sastre, leurs sincères et vifs remerciements pour
le dévouement que ses membres ont apporté
dans l'accomplissement de leur pénible tâche et
la manière juste et équitable dont ils ont réparti
les dons qui leur ont été envoyés.

Nous ne nous dissimulons pas, messieurs, en
voyant le grand nombre de chapitres ouverts,
les différentes catégories de personnes frappées,
les difficultés de tous genres inhérentes à une
répartition semblable, combien votre travail a
dû être laborieux et délicat; l'angoisse a sans
doute souvent serré vos cœurs en présence
d'une tâche pareille et le soulagement a dû être
bien grand quand celle-ci a été terminée. Si
l'assurance d'avoir contenté les intéressés peut-
être une faible récompense de vos peines, c'est
avec le plus grand plaisir que nous croyons
pouvoir vous dire que les sinistrés, au moins le
plus grand nombre, ont été satisfaits de la ma-
nière dont cette répartition a été faite.

Nous savons messieurs, que vous avez remer-
cié en temps et lieu, les autorités, sociétés et
personnes généreuses qui d'une manière ou
d'une autre, sont venues apporter des soulage-
ments à notre population dans le malheur; nous
saisissons l'occasion de la présente pour joindre
aux vôtres, nos plus sincères remerciements et
nous espérons qu'un écho de notre reconnais-
sance parviendra à tous ceux qui, auprès et au
loin, ont donné cette belle preuve de solidarité
fraternelle et chrétienne.

Agréez, messieurs, avec nos remerciements
réitérés, l'assurance de notre parfaite considéra-
tion

Brassus, 22 février 1891.